

TREVE

CALOMNIES.

Ils n'ont vraiment pas de chance, MM. les Jacksoniens. On les voit bien à court d'arguments, on les voit bien maladroits. Voilà trois fois de suite qu'ils lancent des accusations contre des hommes honorables qu'entoure l'estime publique, et trois fois de suite ils sont pris en flagrant délit de mensonge. La calomnie peut réussir quelquefois, mais c'est à la condition de n'être pas prise sur le fait.

Comment ces messieurs ne comprennent-ils pas qu'en jetant d'odieuses accusations à la face d'un homme qu'ils n'ont d'autre tort que de leur déplaire et de ne trouver sur leur chemin, ils ne font que le grandir aux yeux du public, que redoubler la popularité dont il jouissait déjà, que donner à la population une plus haute idée de sa valeur personnelle et de son passé?

Comment ne voient-ils pas qu'ils livrent ainsi à leurs adversaires des armes contre eux-mêmes, qu'ils tirent sur leurs propres troupes et font le jeu de régulars qu'ils voulaient anéantir?

Tout le monde sait que M. Paul Capdevielle a toujours observé une grande réserve dans sa conduite, comme dans ses paroles. Il a passé une grande partie de son existence à être affirmé sans crainte d'être démenti — à travailler, sans bruit, dans les comités de notre administration urbaine, à assurer la prospérité de notre communauté et le bien-être de nos classes laborieuses. Ils en ont tant et tant fait, tant et tant dit contre lui, qu'il est devenu, grâce à leurs impardonnables maladroitures, l'homme le plus populaire de la ville.

Trava de calomnies, MM. les Jacksoniens. Cela ne vous réussit pas. On a beau dire et beau faire, la vérité, comme l'phonétisme, sera toujours la meilleure des politiques.

LES MENSONGES

NE L'ATTEIGNENT PAS :

Déclaration de M. Sidney H. March au sujet de M. Paul Capdevielle.

Nous empruntons au Daily States d'hier les lignes suivantes :

M. Sidney H. March, l'agent de change bien connu, vice-président de la Compagnie de Chemin de Fer de la Nouvelle-Orléans et Carrollton, parlant de la candidature de M. Paul Capdevielle, s'est exprimé ainsi :

« Je connais M. Paul Capdevielle depuis dix ans et je crois qu'il est éminemment apte à gérer les affaires de notre grande cité à la satisfaction du riche comme du pauvre. »

Que M. Capdevielle soit un homme de progrès, c'est prouvé par le fait que dans la période durant laquelle il a exercé les fonctions de président de la Compagnie de chemin de fer d'Orléans les anciens cars ont été remplacés par des cars modernes. De nombreux actionnaires désiraient conserver l'ancien système de cars à mulets lui ont fait opposition, mais après une âpre lutte il a réussi à faire adopter l'électricité comme force motrice.

Il est si heureux de dire que M. Newman, avec qui je suis en relations, et moi avons aidé M. Capdevielle à atteindre ce but.

Le fait que M. Capdevielle a eu l'honneur d'être nommé président de diverses commissions dont il est membre est une autre preuve de ses rares qualités administratives, de

son habileté dans les affaires et de son jugement solide. Il est instruit, capable, honnête, et il honore les fonctions dont le parti démocrate régulier l'a jugé digne.

M. Capdevielle est un homme à l'esprit large, aux idées libérales, et c'est avec un profond regret que je l'entends accuser de préjugés au point de vue religieux, car je sais que ces accusations sont absolument fausses; autrement, ses actes dans les commissions de charité et dans l'Association de la Réforme des Prisons eussent été différents de ce qu'ils ont été.

Depuis la nomination de M. Capdevielle j'ai rencontré des ouvriers, à quelques-uns desquels j'avais procuré du travail, et s'ils ont pu d'abord croire que l'accusation d'un dollar par jour portée contre M. Capdevielle était fondée, ils sont maintenant convaincus que ce n'était qu'une manœuvre politique.

LES DEMOISELLES

— DU —

Téléphone.

Si le bon Dieu m'avait fait demoiselle, je voudrais être demoiselle du téléphone.

Les demoiselles du téléphone occupent, en effet, une place d'élite dans la société contemporaine. D'abord, elles sont coquettes aux yeux des profanes, comme certaines divinités mystérieuses. Tout le monde en a entendu parler, tout le monde même les a entendues parler d'une voix lointaine et comme venant d'un autre monde. Bien peu peuvent se vanter, actions audacieuses, d'avoir vu ces Déeses prohibées. Et ce n'est pourtant pas faute, pour beaucoup, d'avoir un mouvement d'impatience, de les avoir envoyées au bain.

Les demoiselles du téléphone planent au-dessus des petites misères terrestres. Elles attendent monter jusqu'à elles les plaintes, les récriminations de toute une humanité impatiente, et elles ne s'en émeuvent point. Elles demeurent impassibles, indifférentes, seroines, en présence des orages mêmes qu'elles déchaînent. Tandis que groudent au-dessus d'elles le mécontentement des foules et la menace du désabonnement universel, elles s'entrelient dans le langage des Dieux, de leurs petites affaires, avec une familière gravité. Parfois, quand les appels d'en bas retentissent trop bruyamment, quand les manœuvres d'une clientèle insurgée résonnent trop fort, l'une d'elle daigne se déranger pour grommeler l'important comme il le mérite.

Et le malheureux abonné, l'oreille collée au récepteur depuis une demi-heure, entend une voix mélodieuse mais brève lui dire, sur un ton qui n'admet pas de réplique :

— Pas libre !
Ou bien :
— En communication !
Ou bien :
— Ne répond pas !

Et l'abonné se résigne, parce qu'il l'abonné ne serait pas l'abonné s'il ne se résignait pas.

Le rêve caressé par certaines demoiselles est d'avoir un jour leur petit hôtel.

Ces demoiselles du téléphone vont avoir leur hôtel, sans qu'il leur coûte rien de ce qui, d'ordinaire, est le prix de ce genre de propriétés. Elles vont avoir leur petit hôtel, tout bien garni, parce qu'il est dans leur destinée d'être heureuses entre tous les humains.

Elles vont avoir leur petit hôtel, grâce à un homme charmant et au-dessus de tout soupçon, M. Bousard. M. Bousard est un architecte, et on sait que les architectes construisent de petits hôtels pour le seul plaisir de les construire.

L'administration que les téléphonistes du monde entier nous ont envoyée, est si démocratique, si ouverte à nos nationaux, demoiselles du téléphone une ardente solliciteuse, s'était prise de pitié à leur endroit, trouvant qu'il faisait trop chaud en été et trop froid en hiver dans l'immeuble qu'elles occupent avenue de Wagram.

Elle n'eut point de peine à convaincre M. Bousard qu'il importait de construire un petit hôtel pour ces demoiselles.

Cet hôtel, qui sera inauguré avant la fin de l'année, s'élève rue des Renauds. Il faut espérer que les abonnés ne croqueront pas plus après elles et que, brouillés depuis l'avenue de Wagram, ils trouveront dans le nouvel hôtel des améliorations susceptibles de les accommoder avec leurs charmantes persécution.

Hélas ! il n'y faut point trop compter.

Il sera, d'ailleurs, charmant ce petit hôtel qui, réellement, est un grand hôtel. Ses murs tout blancs sont ornés de quelques verres. Le vert est pourtant la couleur de l'espérance, messieurs les abonnés, et je crois déjà vous entendre implorer, penchés sur un appareil, ces demoiselles en ces termes :

— Mais l'excellent M. Bousard ne s'en est pas tenu là. Il s'est ingéniéré à procurer à ces jeunes filles mille douceurs nouvelles.

Il a amenagé à leur intention des vestiaires, des lavabos, des salles de repos qui occupent tout un étage.

Et dès lors, je plains davantage encore le malheureux abonné. Je le vois appuyant désespérément sur la sonnerie de son appareil. Un signe rose apparaît. Vite, il feuillette l'annuaire pour trouver, à la page consacrée aux légendes, la traduction dudit signe. Et il lit : « Signe rose : Mademoiselle est en train de revêtir une toilette de soirée. » Est-ce un signe bleu qui surgit ! En voici l'explication : « Signe bleu : Mademoiselle est en train de se laver les mains et de se mettre de la poudre. » Est-ce au tour d'un signe vert ? Attendez : « Signe vert : Mademoiselle s'est retirée dans son salon de repos et sommeille étendue sur sa chaise longue. »

Et ce n'est pas tout !
Un ventilateur, amenagé dans les sous-sols, souffre, en été, à ces heures heureuses, princesses des bouffées d'un air frais chargé des plus exquis parfums : verveine, foine coupée, iris, ambre, santal, ylang-ylang, corymbes. Elles vivront dans une atmosphère de rêve, et si quelque profane pouvait pénétrer parmi elles, il croirait être Haroun-el-Rachid entrant dans les jardins de Zobéide. Le bureau ainsi aménagé sera comme un jardin enchanté, où le gazouillis des oiseaux sera remplacé par le tintement cristallin des timbres électriques.

— Tu es belle et tu sens bon ! s'écria désespérément l'infatigable abonné. Je ne dis pas le contraire ! Mais j'aimerais bien mieux avoir la communication !

Et bien, il l'aura tout de même sa communication. Car les demoiselles du téléphone, à tout prendre, n'ont point le je-ne-sais-quoi qui leur a fait quelque peu méchamment préte.

Nous croions bien souvent après elles ; mais, à la vérité, ce n'est pas toujours de leur faute. Nous sommes nombreux et exigeants, et je veux croire, que, malgré les apparences, elles font de leur mieux pour nous satisfaire.

Malheureusement, mon cher ami, dans les grandes villes, comme Paris surtout, il se produit journellement de ces abandons mystérieux.

— Je le sais, fit M. Jacques sans être convaincu, mais il se pourrait...

— Tout est possible certainement, mais on ne peut tabler sur d'aussi faibles arguments, pour s'imaginer immédiatement des choses assez invraisemblables au fond.

— Cependant, reprit vivement le comte, qui suivait son idée avec une louable obstination, ne trouvez-vous pas que cet André me ressemble un peu ?

— André vous ressemble ?... — Oui, c'est une pensée qui m'a frappé tout à coup ce matin, en un moment où je le regardais attentivement.

— Alors, allons, mon ami, répliqua doucement Doltaire, avec une sorte de compassion affectueuse, et en prenant doucement la main de son beau frère, je vous en prie, remettez-vous.

La douleur, le désir de retrouver votre fils vous égarent.

Ne vous laissez pas emballer par la première circonstance vaine et due seulement à un pur effet du hasard.

— André ne vous ressemble pas le moins du monde. Et d'ailleurs, tenez, je me souviens maintenant d'un détail qui m'est arrivé jadis, qu'au oreilles, et, dont il vous faut tenir grand compte, je crois,

Ceci va certainement détruire vos présomptions.

André est, m'a-t-on dit, véritablement orphelin ; son père et sa mère se sont noyés lorsqu'il était tout jeune.

— C'étaient, je crois des gens de la campagne qui n'avaient plus de famille, et dont on n'a pu retrouver l'état civil.

— Si bien que le pauvre petit n'avait pas de nom, ou plutôt qu'il en fut privé seulement par la mort de ses parents.

— Ah ! ses parents se sont noyés, murmura M. Jacques, pensif.

Et, reprit il tout à coup, c'est tout ce que vous connaissez du passé de ce jeune homme ?... — Oui, tout.

— Ce sont là, vous le comprenez, des choses personnelles qui ne me regardent nullement et dont je n'aurais pas en l'indiscrétion de m'enquérir près de l'intéressé.

J'aurais craint d'éveiller en lui des souvenirs pénibles, de froisser ses légitimes susceptibilités, sa dignité d'homme.

Il m'a en fin de savoir qu'il sortait de l'École centrale avec de très bonnes notes et qu'il possédait d'excellents certificats pour l'engager dans mon usine. S'il me fallait entrer dans la vie privée de tous mes employés, je n'en ferais pas.

— Oui, oui, vous avez tout à fait raison, répliqua M. Jacques, saisi d'un subit accablement qui contrastait étrangement avec son

la communication, elles voudront bien me pardonner de leur avoir dédié, en guise de petite vengeance, cette innocente fantaisie.

UN HOMME SANS PRE- TENTION.

Dans les souvenirs que publie la Frankfurter Zeitung, Rubinstein apparaît comme un homme sans prétention, charitable, et qui menait une vie simple et monotone. Levé à huit heures, il prenait une tasse de thé, lisait les journaux étrangers, fermait les portes et jouait du piano.

L'après-midi, il recevait des visites ou lisait des ouvrages d'histoire. Le soir, il voyait quelques amis, pour la plupart très anciens. Il s'attachait tendrement aux objets familiers ; mais il était incapable d'en acheter de nouveaux et il n'aurait jamais dans un magasin. Il donnait au tailleur un vieux vêtement, et le faisait copier exactement, sans suppler de mesure ni d'essayage.

Tous les ans, le 1er mai, il endossait ses vêtements d'été, gelé-til à fendre les pierres. Par contre, il ne quittait jamais ses fourrures que le 30 avril, même par le plus radieux printemps.

Très nerveux, il s'évanouissait avec facilité, un jour pour du mauvais beurre qu'on lui servait dans un restaurant parisien, un autre jour pour avoir lu une description dans La Débâcle.

Il se blâmait encore deux jours après. Il était très superstitieux. Il craignait trois lumières, le nombre treize et le vendredi. Un jour de concert, il parut « soûlé », il avait, le matin, cassé un pot à eau, ce qui est un signe redoutable. En effet, l'orchestre perdit la mesure, et le morceau dut être interrompu. A la fin de sa vie, il revint à Saint-Pétersbourg, et loua dans l'Ivanovskaïa une maison qui portait le numéro 13. Ce préage lui parut si funeste qu'il prépara son testament et l'édition définitive de ses œuvres.

Il mourut, en effet, l'année suivante. On compte de son génie un trait merveilleux. Comme il se trouvait dans un hôtel où quelqu'un mourait, le mourant fit prier le maître de se mettre au piano. Rubinstein commença à jouer, et aux sons divins de la musique l'autre dépassa doucement.

AMUSEMENTS

THEATRE TULANE.

Hier jeudi, c'est à dire après la cinquième ou sixième représentation de « A Lady of Quality », il y avait autant de monde qu'à la première, dimanche dernier. Cette affluence, qui se maintient, donne une haute idée de la popularité de la pièce et de l'attraction spéciale qu'exerce sur le public Miss Eugénie Blair, une des artistes les plus sympathiques que nous connaissions, une des plus brillantes étoiles de la scène américaine.

Dimanche, au Tulane, « The Purple Lady », une excellente comédie qui fera fureur, comme « A Lady of Quality ».

La pièce est bien montée et interprétée par une troupe composée avec soin et habileté.

ONE-CENT THEATRE.

Il n'y aura plus que trois représentations de la « Demoiselle du Téléphone », qui a fait, cette semaine, la fortune du Crocette. Nous engageons vivement les retardataires à aller voir et entendre cette étonnante bouffonnerie.

Dimanche, première de Mme B. O'Shaughnessy, qui succède à la

« Téléphone Girl » et est, pour le moins, aussi gaie, aussi pleine de bons mots que la pièce qu'elle remplace. Le principal rôle est tenu par M. Monroe, un acteur d'un véritable talent et d'une renommée toute faite.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un tapissier est appelé pour exécuter un travail chez deux vieilles demoiselles, dont l'une est affligée de surdité.

L'une des deux lui fait déplacer un rideau, puis le lui fait remettre à sa place primitive, puis redéplacer, puis rechanger encore.

Le tapissier, très agacé, et pensant ne pas être entendu, s'écrie, pour se soulager : — Vieille fichue bête !

La demoiselle le regarde d'un air indulgent, et lui répond avec placidité : — Pardon, monsieur, c'est ma sœur qui est sourde.

Un paysan tombe dans une des mares de tourbe si communes dans certaines parties de l'Irlande. Son camarade se met à appeler au secours. Non loin de là, un fermier était en train de se tailler un gros bâton dans une haie. Il leva la tête et demanda le motif de ses cris.

— Mon camarade qui vient de tomber dans la mare, et la tourbe cède de plus en plus sous lui ! Vite ! vite ! il en a déjà jusqu'à la cheville !

— Alors, nous avons le temps, répondit le fermier.

— Non ! s'écria l'autre, il va périr le malheureux !

— Mais pilequin ! on a seulement jusqu'à la cheville !

— Oui, mais c'est qu'il est tombé la tête la première !

DEPECHE S

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABELLE

Accident de chemin de fer à Brooklyn.

New York, 28 septembre.—Un train de marchandises de la ligne de Connetquot Island s'est arrêté aujourd'hui sur un car électrique à l'angle des avenues Foster et Gravesend, à Brooklyn.

Deux personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées.

Une des victimes est William Clemens, de Brooklyn. L'autre est un petit garçon âgé d'environ quatre ans.

Par ailleurs, les blessés se trouvent l'électricien John Tammany et Charles Bedell.

Le conducteur et l'électricien du car et le conducteur et le mécanicien du train ont été arrêtés.

Orages au sujet d'un vapeur.

Chicago, Illinois, 28 septembre.—Le remorqueur McCarthy, qui se rendait de Chicago à Toledo, a rencontré la nuit dernière sur le lac Michigan une violente tempête, et on craint qu'il n'ait coulé bas.

Il remorquait une drague et un chaland en compagnie du remorqueur Andrew Green. Ce dernier s'est perdu sa remorque et s'est réfugié dans le port de Mackinaw City. Il est possible que le Mc-



MAY YOHE. May Yohe, la jolie chanteuse américaine que Lord Francis Hope a épousée puis abandonnée, va lutter jusqu'au bout pour empêcher son mari de la priver par le divorce du titre éventuel de duchesse de Newcastle.

Carthy se soit abrité à une des petites îles voisines.

Le vent souffle aujourd'hui en ouragan du sud du lac Michigan et fait des dégâts considérables. Les vapeurs sont si fortes que la navigation est pratiquement suspendue. Les bâtiments sortis ont dû regagner le port.

La fête de St-Joseph, Michigan, a été considérablement endommagée.

Le McCarthy portait sept hommes. Harry Lydon, un des propriétaires, se trouvait à bord.

UN DISCOURS DE M.

BALFOUR.

Dundee, Ecosse, 28 septembre.—En recevant aujourd'hui les franchises de la ville de Dundee, M. Balfour, premier lord de la Trésorerie et leader du gouvernement à la Chambre des Communes, a dit que le gouvernement avait fait des efforts pour arriver à une solution pacifique et honorable du différend perpétuel du sud de l'Afrique, et que si la solution honorable n'était pas possible, la responsabilité en incombait à d'autres.

M. Balfour n'a pas voulu dire qu'il avait abandonné tout espoir, mais il a dit qu'il parlait maintenant autrement qu'il ne l'aurait fait il y a un mois, ou même quinze jours.

Nous sommes arrivés à un point, a-t-il ajouté, où il juge bien, ceux qui sont responsables de la politique de la République hollandaise refusent de céder, et on nous ne pouvons pas et ne voulons pas céder.

Cette déclaration a été accueillie par des acclamations.

Continuant, M. Balfour a dit : L'intérêt du sud de l'Afrique, la civilisation et l'honneur national nous en empêchent.

Et les acclamations ont redoublé.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1899.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

« Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se conformer strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.

Feuilleton
DE:
L'Abelle de la N. O.
25 Commencé le 21 août, 1899
DETRESSE MATERNELLE
PAR HENRI GERMAIN.
PREMIERE PARTIE.
VI
ELLE!
Suite.
—Mati, At-Doltaire, André n'est pas tout à fait dans ce cas-là.

Il a des parents adoptifs, une famille aisée d'ailleurs et dont il porte le nom depuis vingt ans, sans le regretter, je crois.

Malheureusement, mon cher ami, dans les grandes villes, comme Paris surtout, il se produit journellement de ces abandons mystérieux.

Ceci va certainement détruire vos présomptions.

André est, m'a-t-on dit, véritablement orphelin ; son père et sa mère se sont noyés lorsqu'il était tout jeune.

Les larmes amères qu'il retenait à grand-peine depuis le matin, et qui semblaient peser sur son cœur d'un poids immense, étouffant, s'échappèrent de ses yeux, retombant une à une en gouttes brillantes, sur ses mains qu'il tenait croisées.

tenue ; circonstance toute particulière, sans doute, où cette femme aurait pu jouer un rôle quelconque.